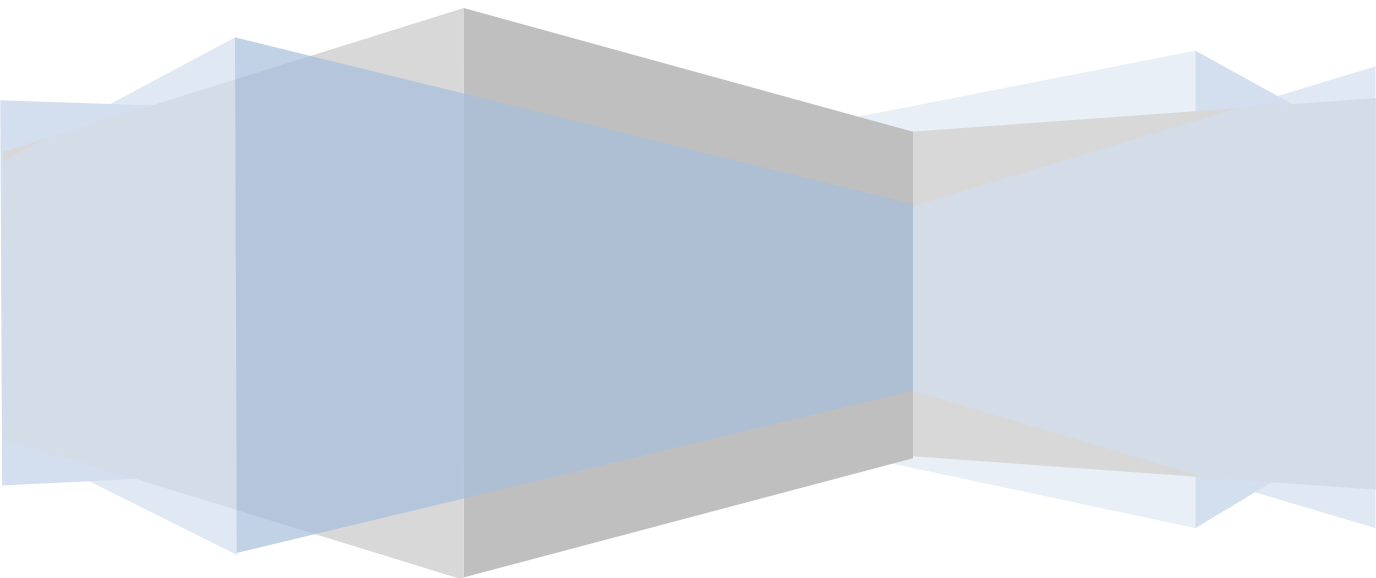


Pour que nul n'oublie d'où il vient

Le roman un brin de révolte dans un océan de colère relate un récit mémoriel. Inspiré d'un vécu réel auquel se mêle une histoire imaginaire d'un adolescent ayant vécu misérablement et qui a décidé de se rebeller contre l'opresseur pour devenir un fida. Le tout sur fonds de rappels historiques de la colonisation.



Agglutinés comme tous les soirs pendant les interminables nuits glaciales de l'hiver, autour d'un feu de cheminée. Recroquevillés sur nous-mêmes et serrés les uns contre les autres. Le jeu des flammes redessinait nos ombres sur les murs de la chambre exigüe. La pluie martelait les carreaux à moitié brisés de la fenêtre mal fermée dont les volets balançaient au gré du vent. Notre gîte, un taudis de quelques mètres carrés suffisait à peine à cacher notre misère. On se réchauffait mes frères et moi de la chaleur que dégageait le feu ardent mais aussi de l'étreinte familiale. J'écoutais avec attention les histoires que nous racontaient nos parents. Je ne m'en lassais jamais d'écouter les aventures un peu folles, sordides, drôles et souvent

dramatiques de nos aïeux. J'étais comme transcendé, emporté dans le temps comme si je changeais d'époque. J'accordais une attention particulière à celles qui relataient les exploits de ma grand- mère Fatima Zohra et mon grand- père hadj Miloud

Mes grands parents habitaient une ferme perchée sur la colline surplombant la bourgade de Tounin. Elle appartenait à Mr Du seigneur propriétaire du quasi totalité des terres de la région. La ferme était située a mi distance entre le village de Péliissier et Bellevue. Mon grand père Miloud était souvent absent et notamment pendant la période des semailles et la compagne des vendanges. Le soir ma grand- mère enfilait la djellaba et fusil sur l'épaule elle faisait le guet autour de la ferme, histoire de dissuader des gens mal intentionnés de s'approcher de la propriété. Elle avait l'ouïe fine et le regard perçant. Elle savait manier les armes comme un soldat rompu a la guerre. Son père Belmecheri lui a inculqué comment se défendre, tenir un fusil et s'en servir en cas de besoin. Un soir alors qu'elle faisait la

sentinelle, entendit des bruits étranges prêts de l'enclos, elle tire deux ou trois coups de chevrotines sans doute pour faire fuir des voleurs de bétail. Le lendemain matin des traces de sang maculaient le sol. Elle venait de faire mouche, les étranges visiteurs de la nuit ont été bien canardés. Ma grand- mère Fatima Zohra était belle et rebelle à la fois, une force de la nature. Elle accomplissait son devoir de mère à merveille. Elle savait s'improviser toubib quand un de ses enfants tombait malade. Elle avait cette faculté de distinguer entre la rougeole, une simple démangeaison bénigne ou une gale. Elle avait toujours sous la main quelques herbes médicinales qu'elle seule détenait le secret de la formule magique pour les préparer. Elle dorlotait ses enfants, les couvaient comme une mère poule quoiqu' elle ait une affection toute particulière pour Makhoulf sans doute parce que c'est le dernier de sa progéniture. Au petit matin alors que le soleil n'est pas encore levé, accompagnée de son fils aîné Mohamed elle s'en allait durant des heures sillonnant le petit bois

de la foret voisine s'attelant a la lourde tache sans se lasser a ramasser les branches seches et les feuilles mortes des platanes pour le four et la cheminée car le charbon était trop cher pour eux. Elle profitait aussi par la même occasion pour ramasser quelques plantes médicinales telles que l'origan, le Plantin, le thym ou le fenouil. Elle s'occupait aussi de la basse cour et des animaux domestiques. Elle était si tendre avec tout le monde, mais gare a celui qui transgresse ses principes et ne lui obéit pas. Elle maniait aussi les armes et monter a cheval comme un cavalier prompt et vif. J'étais fasciné par sa bravoure et son sens de la responsabilité. Quelques fois mon père nous racontait aussi comment et pourquoi sa mère le corrigeait bien qu'il ait dépassé l'âge pour être réprimander de la sorte. L'air embarrassé mon père nous relatait avec beaucoup d'émotions et un humour subtil les nombreuses fois quand ils rentraient lui et son petit frère laredj au milieu de la nuit après une soirée bien arrosée. Grand-mère les attendait en faisant les cent pas

près du grand portail de l'entrée principale. Une fois sur le pas de la porte elle les mettait au garde à vous et les sniffait histoire de savoir s'ils sentaient l'odeur de l'alcool puis les corrigeait, les giflait, ils acquiesçaient aux coups sans résistance. Ils lui tendirent même l'autre joue en disant continu à nous frapper mère là ou tu nous touches les flammes de l'enfer ne nous brûlera pas. Cela témoigne de l'estime et la soumission que lui vouaient ses enfants. Quant à mon grand père, c'est le grand fleuve tranquille. Il s'en allait le matin à l'aube et ne revenait qu'au coucher du soleil. Tous les samedis, euphoriques et impatients on se levait tôt Mohamed et moi pour accompagner notre père au marché hebdomadaire. Loin d'être une corvée, c'était plutôt une aubaine pour casser le rythme si ennuyeux que nous vivions durant toute la semaine à la ferme. Mon père se mettait sur son trente et un, vêtu de son burnous blanc, coiffé d'une espèce de sombrero conçut en paille qu'on appelle le mdel. Le souk était plein à craquer ce jour-là. Le brouhaha de la foule

tumultueuse s'entendait de loin. Une fois au marché nous étions attirés particulièrement par un attroupement inhabituel. Un homme riche connu sur la place publique, trainant un jeune homme probablement la vingtaine par le col de la chemise pour l'emmener au poste de police à l'entrée du village. Mon père s'interposa en essayant de libérer le jeune homme. « N'as-tu pas honte Hadj Adda de te conduire de la sorte avec ce jeune homme.» lui cria mon père. Le riche éleveur lui expliqua que le père de ce dernier un paysan de son état avait contracté un crédit en nature qui se résumait à quelques quintaux de blé de semences, pour une valeur de 400 francs et qu'il ne lui a pas remboursé. Connue pour sa générosité débordante mais aussi par son honnêteté et sa droiture qui faisaient de lui un homme écouté et très respecté par ses concitoyens. D'un geste machinal, mon père sortit de sa poche quelques billets qu'il remit à Hadj Adda, et se portait garant pour le reste à rembourser. Mon père avait l'intention de nous acheter

quelques caprins et des provisions ce jour la. Hélas nous rentrâmes bredouilles. Nous étions si contrariés Mohamed et moi. Durant tout le trajet du retour nous n'avions soufflé mot. Avec le temps nous avons mesuré la portée du geste si humain qu'a fait mon père envers ce jeune homme. C'était un geste noble et plein d'enseignement. De nos jours peu de gens auraient agit de la sorte. Dira mon père sur un ton assez grave. Il se tait un moment l'air triste, les yeux presque en larmes qu'il essuie d'un geste machinal. Il se ressaisi et continu le récit. Quelques années plus tard en rentrant chez lui après une journée de dur labeur mon père fut apostrophé par un homme, le visage masqué lui ordonnant d'un air méchant de vider ses poches. Le jeune homme s'approcha de mon père, le dévisagea puis s'exclamât pardon hadj Miloud. « Si j'avais su que tu étais un briguant je ne t'aurais jamais libéré des griffes de ton bailleur » répliqua mon père. « Mes parents furent dépossédés de leur lopin de terre, notre seule source de revenus car ils ne pouvaient plus

rembourser les dettes contractées auprès de leurs créanciers. Nous sommes devenus si misérables nous crevions la dalle. Il nous arrivait mes frères et moi de faire la manche. Que c'était dur d'affronter le regard des gens parfois pitoyable, parfois répugnant. Face à cette injustice mon père mourut de chagrin. » dira le jeune homme d'un air triste et désemparé. Il justifie son geste par la misère et le manque d'embauche qui l'ont contraint à devenir un bandit de grand chemin. Après une bonne leçon de morale mon père lui proposa de travailler pour lui comme berger. Le jeune homme accepta sans hésiter, sans doute pour lui prouver qu'il n'avait pas tort de l'avoir affranchie et surtout c'était l'occasion pour pouvoir rembourser sa dette envers mon père. Il lui confia les quelques brebis dont il s'occupa merveilleusement bien. Il les emmenait paître dans les meilleurs pâturages bien qu'ils donnèrent la meilleure viande et le meilleur lait de la région. Voyant le sérieux et l'engouement du jeune homme pour son travail, il lui proposa alors de devenir son

associer. Mon père achète le cheptel et lui se charge de l'élevage. Après quelques années le jeune homme est devenu aussi riche que hadj Adda.

A l'école, je n'étais guère brillant. Arrivé en cours fin d'études relevé du miracle. J'étais dans l'œil du cyclone, surveillé par mes instituteurs comme du lait sur le feu. J'étais considéré comme un élément agitateur, perturbateur. N'est-ce pas que c'est sur les bancs de l'école que sont nées les prémises des plus grandes révolutions provoquées par des agitateurs a l'instar de jean jacques rousseau ou Che gue vara? D'où la méfiance de tout comportement suspect a l'égard de la France coloniale. Je m'arrangeais presque toujours à arriver en retard en évoquant toute sorte de prétexte pour ne pas assister a la levée quotidienne du drapeau tricolore et chanter la marseillaise. Ce rituel était une insulte pour moi, pour nous les autochtones. J'aurais tant aimé être

amnésique que de remémorer ce passé si douloureux de notre histoire. Un jour l'instituteur me fait monter sur l'estrade pour réciter un paragraphe qui glorifie l'armée coloniale et parler de nos ancêtres les gaulois. Souvent nos instituteurs nous rétorquaient que c'est la France qui nous a civilisés et qu'elle avait contribué à faire passer la société arabo-berbère du moyen âge à la modernité. Quelle hypocrisie lui-même savait que c'était une calomnie et que les gaulois n'ont jamais été nos ancêtres. Oubliant même que la conquête de l'Algérie s'est fait avec des méthodes barbares tels les enfumages des grottes et les crimes les plus abjects. J'ai refusé d'obéir et sorti en courant. Le lendemain mon père fut convoqué par le directeur de l'école une énième fois. Mais cette fois ci pour lui signifier ma révocation. Je suis renvoyé de l'école. Pour moi c'était la délivrance. A 14 ans je deviens vendeur de journaux, je me lève très tôt le matin le patron nous donnait chacun un quota de quotidien à vendre et a la fin de la journée on était payé au prorata du nombre

écoulé. Les quelques bribes de la langue française que j'ai apprises me permettaient d'être au parfum de l'actualité du jour. Les attentats devenus récurrents. L'armée de l'occupant essuyait des revers tonitruants mais les arrestations et les meurtres des Autochtones aussi. Je passais une bonne partie de mon temps à lire les journaux qu'à en vendre. Au final j'étais moins rémunéré que mes collègues. Quelques jours avant l'arrivée du général De Gaulle les masses medias et notamment les journaux annonçaient la venue tonitruante de l'homme providentiel le sauveur de la France métropolitaine du borborygme dans lequel elle s'était enfoncée. La presse écrite en faisait ses choux gras. La ville de Mostaganem fut décorée de mille lumières pour la circonstance. Les drapeaux tricolores flottaient sur tous les toits des immeubles et les officines publiques. La marseillaise fut entonnée sur l'esplanade de l'hôtel de ville. Avant même l'arrivée du général. La population européenne vivait déjà l'extase. Les slogans de l'Algérie française fusaient de partout. Les voitures

défilait tout le long du boulevard de la république et le boulevard Anatole France .Les vespas, ces deux roues symboles de la jeunesse européenne sillonnaient les rues et ruelles en scandant vivent l'Algérie française et vive De gaule. Hélas le fossé qui séparait la population européenne et les Autochtones étaient assez profonds et trop larges pour être colmatés par quelques subterfuges aussi ingénieux fussent-ils. Le système colonial nous considérait comme des êtres inférieurs, de second rang. De gaule savait que réconcilier les deux communautés relevait de l'exploit. Il est venu vendre un rêve aux colons et une sortie honorable de la France sans trop de dégâts. Il était convaincu que la messe était dite, le vin est tiré comme le dit si bien le proverbe, leur proverbe et il n'y a qu'à plier bagage pour sauver sa peau. Son discours ambigu n'a laissé personne indifférent. De par et d'autre on se sentait victime d'un mensonge d'état. Si bien qu'aux temps des espérances succéderont le temps des désillusions et du désespoir. Dire que

dorénavant il n'y a qu'une seule catégorie de population en Algérie, c'est insulté l'histoire. Faire table rase du passé et prendre un nouveau départ relevait du mensonge. Le divorce entre les deux communautés s'avérait inévitable est douloureux. De gaule jouait les équilibristes. La guerre d'Algérie était devenue pour lui un fardeau insupportable et qu'il fallait s'en débarrasser. Satisfaire Salan et ses partisans en leur promettant de garder l'Algérie française et négocier avec le FLN, c'est jouer sur une corde raide. Ménager le chou et la chèvre s'apparente à une gymnastique dangereuse à entreprendre. Son discours ressemblait plutôt à une utopie. Sa démarche a failli emporter la Ve république par un coup d'État préparé minutieusement par ses propres généraux. D'ailleurs suite à cet échec que l'OAS fut créée. Désormais la mort était à chaque coin de rue. Le soir tout le monde se barricadait chez soi. Pour moi toute cette mascarade n'est qu'une pièce de théâtre de mauvaise facture. Pris par la passion et les sentiments exacerbés,

moi qui n'aie connu que la haine et la misère je devais m'engager.

Les années se suivent mais ne se ressemblent pas. En cette journée printanière le soleil scintillait réchauffait les corps. Embellie la nature endossait ses plus beaux habits. J'ose espérer que le soleil qui brillait dehors réchaufferait mon cœur. Hélas vint le jour tant redouté .Notre rayon de soleil disparaissait à jamais. Ma mère mourut ce jour la, à la fleur de l'âge elle n'avait que 43 ans, laissant un vide incommensurable autour de nous. Devenu friable notre famille jadis soudée se désagrège peu à peu. Une cassure que personne n'a pu surmonter. Tout le monde est devenu distant à commencer par mon père. La vie devint pénible pour tout le monde. Ajouté a cela la période difficile que traverse la population musulmane. En effet nous étions constamment harcelés, terrorisés par l'armée. Je me souviens encore qu'à la suite de cet attentat manqué le 28 juin 1957 au centre de

Mostaganem contre le sanguinaire Edmond De Johnson maire de Bosquet qui avait transformé sa ferme en centre de torture des moudjahidines. Les militaires se déchainèrent sur la population en guise de vengeance, fouillaient systématiquement toutes les maisons y compris la notre, mis a sac par les paras. Certainement à la recherche des armes, des munitions, des explosifs ou d'éventuels complices. Bref nous nous sommes accommodés et finîmes par nous habituer à ces descentes devenues fréquentes.

En vérité j'étais plus préoccupé par l'état de santé de mon père que de ce qui se passait dehors. En effet depuis le décès de ma mère Aicha il est devenu un autre homme, indifférent, passif. Il se recroquevilla sur lui-même. Devenu casanier, il ne quittait la maison que pour aller travailler. Il vivait presque en ermite. Engouffré dans sa djellaba, je le voyais sortir discrètement très tôt le matin sans éveiller personne. Il devançait même le chant du coq et ne revenait qu'une fois le soleil éclipsé. D'habitude gai et vivant Il

était devenu cynique et pas très bavard mon père.

La séparation de ma mère était devenue insupportable pour lui, la maladie le dévorait chaque jour que dieu fait comme la teigne qui vous envahie le corps. Étant l'ainé d'une fratrie de trois enfants dont le dernier avait à peine trois ans, je me devais d'être responsable de leur survie si mon père vient à tirer sa révérence. On ne mangeait qu'un jour sur deux, notre quotidien était simple jamais de superflus ni d'extravagance. Nous mangions à la juste mesure. Notre dignité ne nous permettait pas de tendre la main ni fouiller dans les poubelles. Nous étions humbles mais dignes, forcés d'accepter notre condition, mourir décemment sans douleur ou presque. Très jeune pendant les vendanges j'accompagnais mon père au vignoble de Mr Esclapes pour l'aider dans sa tâche quotidienne. Souvent une question me taraude

comme une obsession qui revient à chaque fois. Pourquoi, ces gens venus d'ailleurs se conduisaient-ils ainsi avec nous, nous méprisent-ils comme si nous étions de race inférieure. Un esprit de révolte semble guider mes pensées. Le soir venu une fois la tête sur l'oreiller je ne cesse de ressasser, toute cette misère autour de moi. Ces pauvres paysans se courbant l'échine du matin au soir sans se plaindre du moins faisant semblant de ne pas se plaindre.

Mon père rendit l'âme, un certain 20 décembre 1960 terrassé par le cancer qui le rongait à petit feu. Il souffrait en silence, on ne l'entendait jamais se plaindre il partit sur la pointe des pieds sans faire de bruit sans doute heureux de rejoindre ceux qu'il chérissait le plus : ses parents bien sûr et ma mère. Une fois le deuil consommé nous étions dispatchés mes frères et moi tels des objets. Les plus jeunes partirent vivre avec mon oncle à Mascara. Quant à moi je suis

resté chez ma tante Arbria. Elle travaillait comme femme de ménage chez les Pujols, des retraités français de confession juive. André exerçait la fonction de pharmacien. Quant à sa femme Bernadette, elle était institutrice. Arbria mère de quatre enfants et veuve de surcroît arrivait à peine à nourrir ses propres bambins. Elle ne pouvait supporter une telle charge la pauvre. Je lui suggérais alors de travailler comme jardinier chez les Pujols s'ils le désirent. Ainsi je contribuerai à arrondir ses fins de mois.

Au début mon idée ne l'emballait pas du tout, mais a force d'insister et après mure réflexion elle a fini par accepter de toucher un mot à ses employeurs. Pourquoi pas, une source de revenus supplémentaires était toujours la bienvenue, surtout en ces temps de vaches maigres. Les Pujols hésitants au début, finirent par accepter. Non seulement a me recruter mais aussi a m'offrir le gîte et le couvert, chose

inespérée. Bien que ma solde n'était pas assez conséquente, elle contribuait à atténuer un tant soit peu la charge financière de ma tante. Je m'occupais de leur jardin, comme la perle de mes yeux je mettais tout mon savoir faire. Tout ce que j'ai appris auprès de mon père quand il travaillait chez les Esclaves. Tous les matins j'allais chercher le pain de chez le boulanger d'en face. Claudette la fille unique des Pujols était mariée au commissaire Le clair. Un personnage cynique et sanguinaire. La torture était son pain quotidien. Tout le monde le craignait. Chaque dimanche vers les coups de 9h il ramenait sa femme Claudette chez ses parents, puis s'en allait picoler avec ses copains au bar le Penalty. Lakhdar le laitier passait tous les matins pour nous livrer du lait de vache. C'était un homme pieux d'une sagesse peu commune, discret. Nous étions devenus amis bien qu'il me dépassât de dix ans d'âge. Mais voyez vous en ces temps là on ne vivait pas on survivait. On devient adulte par la force des choses. Dès l'âge

de 15 ans on réfléchit déjà comme des adultes. Du coup on brulait une étape de notre croissance d'être humain. Mélancolique notre vie, on la vivait en noir et blanc, jamais en couleur. La plupart des gamins de mon âge étaient fascinés, subjugués par le cinéma américain ou français de l'époque. Leurs idoles étaient James Dean, Garry Cooper, ou Alain Delon. Moi j'étais fan d'Abane Ramdane, Mustapha Benbou laid, Larbi Benmhidi, Ali la pointe, Hassiba ben Bouali et bien d'autres a l'image de Krim Belkacem. De caporal dans l'armée française il devient l'un des chefs du FLN les plus redoutés par l'armée française. Il en a fait voir des vertes et des pas murs aux généraux de l'armée coloniale. Mes héros contrairement aux autres ne jouaient pas la comédie. C'étaient de vrais héros .Témoins et acteurs d'une tragédie macabre, d'un vécu amer qui a failli emporter tout un peuple si ce n'est leur sacrifice.

La guerre s'intensifie accompagnée de son lot d'horreurs. L'OAS sévissait partout. La mort était devenue chose banale, on la croisait à chaque coin de rue. Toutes les formes abjectes de torture morales et physiques étaient pratiquées systématiquement sur les indigènes afin d'obtenir le moindre renseignement. Elle a été même légalisée, institutionnalisée comme arme de guerre par les généraux français. C'était le maître mot de l'opresseur. Un manuel qui expliquait comment on pratique la torture était distribué aux commissariats de tout le pays leur expliquant comment mener un interrogatoire pour obtenir le moindre renseignement. Toutes les formes de torture sont pratiquées. Les pieds et mains liés les détenus parfois des jeunes adolescents des deux sexes, mais aussi des vieux sont violentés physiquement par des coups de poings et coups de pieds. Puis on passe à la torture proprement dite à savoir la pendaison ou le supplice de l'eau. L'électricité n'était pas en reste on fixait deux électrodes aux

oreilles et les doigts. Certains ne sont jamais sortis du commissariat, d'autres assassinés et jetés hors de la ville.

Je voyais en Lakhdar le frère aîné que je n'ai pas eu, le confident à qui je pouvais déballer tous mes secrets, lui exprimer toute ma colère. Il est devenu l'ami protecteur, tout attentionné. Il savait me reconforter quand j'avais le blues. Il éprouvait beaucoup de pitié pour moi. Cela me gênait énormément car ce n'est pas de la pitié dont j'avais le plus besoin. Je voulais plutôt me révolter exprimer par les faits mon ire. A 15 ans je n'avais pas le cœur assez grand pour y loger toute cette misère devenue une fatalité en soi. Mais que pourrait changer un brin de révolte dans un océan d'injustices. Je voulais extérioriser cette rage qui me dévorait à l'intérieur. En vérité nous étions conscients que le cancer qui rongait notre peuple n'est pas

aussi différent que celui qui a fini par emporter mon père. Certes nous n'avions pas les moyens de nos ambitions mais nous avons notre volonté et notre détermination à vaincre cette maladie. La colonisation a rendu notre peuple si pauvre, fait tant de dégâts physiques et surtout morales parmi nos frères. Elle doit cesser, nous devons nous révolter, vaincre ou mourir. J'ai découvert que Lakhdar activais au sein du FLN et qu'il se chargeait de recruter des militants parmi la population pour être enrôlé au sein de l'organisation. Ma route était toute tracée.

Tous les samedis je prenais congé de mes employeurs pour aller voir mon oncle à Mascara et s'enquérir des nouvelles de mes deux frères. Mais pas ce samedi car je suis resté au domicile de Lakhdar. Confinés dans la maison, nous étions sur le qui vive. Nous commençons à perdre patience car la personne qui devait nous ramener le plan de l'opération ne donna

pas signe de vie. Animait par cet esprit de révolte, je suggère alors de passer à l'acte sans attendre, mais Lakhdar n'était pas de cet avis. Il m'ordonna de patienter, encore une heure ou deux. Notre patience a été récompensée enfin. En effet aux alentours de minuit quelqu'un frappe à la porte. Lakhdar s'approcha de celle-ci et demanda à ce dernier de décliner son identité. Seul lui connaissait le messenger par mesure de sécurité bien sur. C'était un homme de grande taille longiligne vêtu d'un manteau assez large, la tête chauve, les yeux bridés dans lesquelles on pouvait déceler une peur bleue, sans doute éreinté par le voyage. Une fois les présentations faites nous rentrâmes dans le vif du sujet. Avant cela j'avais une idée succincte et vague de l'opération, mais le document était encore plus précis il relatait le moindre petit détail, car Lakhdar m'avait donné un aperçu de ce que je devais faire. Éliminer le commissaire qui terrorisait la population, torturait puis exécuter sommairement des algériens activistes ou autres. Le

document relatait scrupuleusement le déroulement de l'opération. A quel moment je devais intervenir, qui dois-je contacter une fois le forfait accompli, comment je devais me comporter si je venais à être appréhender. Je m'apprêtais à quitter la maison où j'étais hébergé la veille. Une fois le seuil de la porte franchie je tombe nez à nez sur un homme chétif maigrichon , de petite taille dénommé Bennaïssa connu de la place public comme étant un collabo dont la sinistre réputation était connue de tout le monde et dépassait même le territoire de la ville de Mostaganem. Comme beaucoup d'autres d'ailleurs qui ont vendu leurs honneurs et surtout leurs frères et leur patrie. Là j'ai vite compris que mes jours étaient comptés et que ma mission risquait de ne pas aboutir.

D'un pas sur mais pressant, je traverse l'avenue Anatole France puis l'esplanade de l'hôtel de ville. Les aiguilles de la grande horloge indiquaient 9h30. Je

traverse la Place de la République où était stationnée une automitrailleuse, guettant le moindre mouvement suspect prête à vomir la mort. Je prends l'avenue de 1^{er} de Ligne je me dirige vers le marché jonchée de monde de Ain sefra, place mythique et qu'on appelle communément par les trois ponts mais avant je monte les escaliers qui débouchent sur le fameux Bar le PENALTY mitoyen de l'hôtel ALBERT. Je devais respecter soigneusement la chronologie car ma vie en dépendait. Je m'assoie à une table, je commande un café. Le serveur me ramena le café mais aussi un 6/35 enveloppé dans un mouchoir que je glisse discrètement dans ma poche. Chose que j'ignorais, le serveur était prêt à agir pour finir le boulot si j'étais pris de panique et renoncer au dernier moment. Rien de cela ne fit. J'étais plutôt serein, sur de moi. Moi-même d'habitude si nerveux j'étais étonné par ce comportement aussi lucide. Tout était réglé comme une montre suisse. Le commissaire avait pour habitude de s'y rendre au bar tous les dimanches aux alentours de 10h histoire de prendre

un verre avec ses copains. Après quelques minutes je vois arriver une Peugeot 203 de couleur noir. Je vois un grand gaillard en descendre, habillait d'un costume bleu, coiffé d'un chapeau melon et des lunettes de soleil qui lui effaçait presque le visage. Je devais l'abattre une fois sorti du bar. Le moment de vérité approche, je sentais comme un malaise .Tout mon corps tremblait, mais je me ressaisis. Après environs dix minutes je décide de passer a l'action. Je me rapproche du véhicule sans éveiller des soupçons. Je vois le commissaire sortir puis se diriger vers son véhicule. A ce moment précis, je l'appel par son nom il se retourne et là je lui loge deux balles dans la poitrine et une en plein tête. Il s'affaisse sur la chaussée. Je subtilise son arme, je descends les escaliers donnant sur la rue du 26 novembre 1927, qui jouxte le marché couvert en courant. Une fois à l'intérieur je me dirige vers le stand d'un certain kaddour commerçant de son état je lui remets l'arme subtilisée puis j'ai pris la tangente pour me fondre dans la foule affolée par

les coups de feu. Les gens couraient dans tous les sens, les klaxons des véhicules de polices, les sirènes des pompiers et ambulances faisaient un vacarme assourdissant, dans un désordre indescriptible. Sans regarder derrière moi Je prends mes jambes à mon cou et détalais à toute allure. Je traverse la Place Gambetta puis la rue de Sig qui aboutit au quartier El Matmore. Je descends par un petit sentier pour traverser l'oued d'Ain sefra puis je me dirige vers le quartier populaire de Tigdit. Là je devais rencontrer ammi Zoubir que je connaissais déjà. Il habitait a coté du cimetière musulman. Une fois l'alerte donnée, une gigantesque opération de police fut engagée. Tous les quartiers étaient cernés, les passants fouillés, malmenés. Les barrages se dressaient sur quasiment tous les axes routiers. L'armée se déployait un peu partout. Les rafles faisaient rage ,on épargnait personne hommes femmes enfants de tout âge. Tous étaient embarqués , entasses comme du bétail sans aucune dignité humaine dans des

camions de l'armée pour être acheminer vers la caserne de la Remonte située juste a la sortie sud de Mostaganem. Quant a moi je devais rester discret, silence radio pour un jour ou deux. Le temps que les choses se calmes. Apres deux jours, le climat restait toujours tendu. L'armée accentuait la pression sur la population. Toutes les maisons suspectent étaient fouillées, passées au crible. A défaut d'être coupable tout le monde était suspect. Je décide alors de partir dans les bois une fois la nuit tombée. J'ai du attendre une accalmie propice pour rejoindre l'autre bout de la ville, a la faveur de la pénombre du crépuscule.

D'un pas pressant je traverse quelques ruelles escarpées puis un immense champ de blé pour enfin accéder à la forêt limitrophe. Après une longue marche je décidais de m'arrêter un instant le temps de prendre des forces. Soudain je tends l'oreille j'entends des cris lointains et des aboiements de chiens. Sans doute

lancés à ma poursuite. Je courrais ne sachant plus quelle direction prendre. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine. Mes mains tremblaient, mes pieds ne supportaient plus mon corps, je trébuchais à chaque pas tel un ivrogne qui déambulait ne sachant plus où poser ses pieds. Comme un bateau qui navigue à vue, déboussolé par une tempête dévastatrice qui emportait tout sur son passage . Malgré la fatigue et surtout la peur, je devais continuer pour me soustraire à la meute qui me poursuivait. Mes poursuivants ne lâchaient pas prise . Cette fois les cris et les aboiements deviennent plus distinctes plus proches, fort heureusement une brume assez opaque recouvrait la forêt qui me permettait d'avancer sans être repéré de loin. Situation paradoxale elle m'empêchait aussi de prendre des repères autour de moi. Soudain je me rappelle d'un détail vital dont m'a parlé Lakhdar que si je me sentais en danger je devais me diriger vers la ferme où vivait un vieil homme que l'on prénomme Hadj

Abdelkader . Petit a petit la nuit se retire sur la pointe des pieds, peu a peu la brume se dissipe laissant place aux premières lueurs du petit matin. Le paysage se dessine lentement autour de moi. A l'horizon j'entrevois une imposante maison qui tombait en ruine elle n'avait que le nom de ferme. En réalité c'était un amas de pierre couvert d'un toit conçu en tuiles rouge parsemés ça et là qui tombait en désuétude d'où apparaissait une longue cheminée à moitié démolie. Sans nul doute c'est la ferme en question. Une lueur d'espoir envahissait mon corps tremblant sous l'effet du froid du petit matin mais surtout de peur d'être capturé. J'avance d'un pas pressant mais prudent car le jour s'installait de plus en plus. Je me rapproche de la maison à grands pas. J'entends des aboiements de chiens mais cette fois ci provenaient de l'intérieur de la ferme. Je m'arrête un instant et soudain j'entends des crépitements de bois sec brisés. Une voix m'incite à m'approcher d'avantage, je m'exécute en avançant prudemment tout en tenant mon arme de point prêt à

m'en servir a la moindre alerte. Un homme apparaît vêtu d'une djellaba et tenait de la main droite un fusil de chasse. Il m'interpella par mon vrai nom, là j'ai deviné qu'il s'agit bien de l'homme dont m'a parlé Lakhdar. C'était un homme d'un certain âge vêtu d'une djellaba qui tombait en haillons probablement la soixantaine passée. D'une corpulence assez imposante et d'une voix rauque et saugrenue. Approche mon fils n'ai pas peur. Ici tu ne risque rien il m'invita à le suivre d'un ton sérieux et bref comme s'il me donnait un ordre à exécuter. Nous primes un sentier sombre et tellement étroit qu'on marchait en file indienne. Je marchais craintivement, les branches des arbres accrochées mes vêtements au passage. J'avais l'impression étrange que quelqu'un nous guettait, l'odeur forte du sapin humide donnait a la foret une senteur enivrante. De loin la maison paraissait accrochée a la colline. Pour y accéder il fallait contourner la montagne, mon compagnon avançait d'un pas léger et vif, il ne parlait pas beaucoup à vrai dire il

ne parlait pas du tout. Il s'est habitué au silence de la nature. Ce soir tu passeras la nuit chez moi, mais demain quelqu'un viendra te chercher pour t'emmener au maquis s'exclamât-il. Khalti Yamna me souhaite la bienvenue et me servie le café. C'était une femme sans doute la cinquantaine passée .Assez brune, frêle silhouette drapée de blanc et un fichu sur les épaules qui lui couvrait presque les mains pleines de tatouages. A vrai dire après cette longue et pénible cavale c'était plutôt d'un bon repas et d'un sommeil profond dont j'avais le plus besoin.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes l'armée se déchaina sur la population en représailles. La maison de Lakhdar a été perquisitionnée et lui arrêtaient, sans doute torturait. Mon signalement a été diffusé partout sans doute cette crapule de Benaissa en été l'auteur. Son heure viendra me dira hadj Abdelkader, comme ses prédécesseurs égorgés comme des chiens. Nos frères s'en occuperont le moment

venus. La nuit a été calme, mais pas pour longtemps .En effet, avant les premières lueurs du petit matin, alors que nous nous apprêtâmes à quitter les lieux quand soudain le bruit des avions déchirait le ciel suivit des ronronnements de camions militaires. Cela n'augure rien de bon. L'étau se resserre sur moi. Fort heureusement l'endroit est inaccessible cela nous donnait un avantage et un gain de temps précieux pour rejoindre le refuge des moudjahidines. Nous sortîmes par une porte dérobée qui donne sur un sentier très boiseux, puis nous gravâmes le sommet de la montagne. Avant de retourner chez lui, Hadj Abdelkader m'indiqua la direction et l'itinéraire à suivre pour rejoindre les moudjahidines. Il me tapa sur l'épaule en me disant ils t'attendent la haut tout en me souhaitant bonne chance. Le jour pointe le bout de son nez. Après une heure de marche, mes jambes deviennent lourdes. Je ne sentais plus mes pieds. Me pensant hors d'atteinte de la horde qui me pourchassée, Je m'assois au pied d'un arbre, un chêne

probablement plusieurs fois centenaire. Témoin sans doute de nombreuses batailles qu'ont livrées les valeureux moudjahidines à l'armée coloniale. On dirait que le temps n'a produit aucun effet sur lui. Il n'a pris aucune ride, ses racines pouvais atteindre des profondeurs insoupçonnés mais pas aussi profondes que les racines du mal qui déchirées mon cœur. Sa cime caressait presque le ciel .il était si robuste, il me rappelait ma grand-mère Fatima-Zohra. Quant à moi j'étais si faible, ces trois derniers jours de cavale m'ont porté un sacré coup de vieux. Je paraissais usé, laminé par la fatigue tel un cheval fourbu. Je sors de ma poche un morceau de pain de seigle et des figues sèches que m'avait préparé en guise de repas khalti Yamna. Je ne cesse de penser eux. Des braves gens. Ils étaient si pauvres, mais fiers ils offrirent l'unique trésor qu'ils possédaient comme une offrande pour qu'un jour nous vivrions libres sans le joug du colonialisme, leur fils unique Amine parti au maquis. Depuis il n'a plus donné signe de vie, sans doute tombé au champ

d'honneur. Soudain une détonation brisa le silence pesant de la forêt suivit d'une formidable boule de feu. Sans doute la ferme de hadj Abdelkader vient de voler en éclat. Le ciel crachait sa colère, devenu gris, annonciateur d'une tempête prochaine. Cette dernière ne malmène pas seulement la nature, ne secoue pas seulement la cime des arbres, mais brise aussi des familles entières, emportées par la foudre de l'injustice du colonisateur. Les premières gouttes de pluie étaient chaudes mais pas autant que les larmes qui coulaient de mes yeux. Une fumée intense apparaissait au loin, sans doute la ferme de hadj Abdelkader qui brûlait.

Perdu , je crapahutait au fin fond du mont du Dahra. Je bourlinguais tel un navire qui tanguait ayant perdu le sens du nord. Un rayon de lumière revenait sans cesse éclairer le ciel assombri : Le phare de Ouillis. Jadis cet édifice a été conçu pour servir de repère aux bateaux et embarcations en leur évitant

d'échouer sur les récifs ou la cote. Aujourd'hui c'est ce même phare qui va me servir de guide. En effet a quelques encablures se situe le premier groupement de moudjahidines. Précisément c'est dans les hauteurs du Dahra que se trouve leur fief. Du haut de la falaise je vois deux bergers qui gardaient leurs troupeaux constitués de quelques brebis et deux ou trois vaches. Je m'approche d'une manière naturelle faisant en sorte de ne pas les effrayer. Le plus jeune d'entre eux prit la poudre d'escampette et détala à vive allure, mais l'autre bien que méfiant restât sur place. Arrivé à sa hauteur, il me dévisagea minutieusement d'un air anxieux. « Ce n'est pas vous le type qui a descendu le commissaire il y a quelques jours ? » évasif, Je répondis « non vous faites erreur.» mais le berger insista. « N'aie aucune crainte vous êtes devenu un héros dans notre village. Mon frère aussi est un moudjahid, il est condamné à mort et sera certainement guillotiné dans les prochains jours. L'armée, la

police, les gendarmes tout le monde est à votre recherche. Votre portrait est en première page de tous les journaux. » À moitié rassuré je lui demande comment je pourrais rejoindre le fief des moudjahidines. Il donna un coup de sifflet strident pour allerter son compagnon qu'il n'y a rien à craindre et lui fait signe de revenir. Il lui confie le troupeau et me demanda de le suivre. Deux hommes nous observaient du haut de la montagne sans intervenir c'est sans doute le poste avancé du maquis. Nous descendîmes vers la rivière par un sentier sinueux. En fait le berger qui m'a raccompagné était un moudjahid. Il avait pour mission de me conduire au fief. Nous longeâmes le lit de la rivière sur une distance d'environ un kilomètre. Arrivés devant une grotte il passa devant moi et me fit signe de le suivre. Ces grottes du Dahra témoignent devant l'éternel des massacres perpétrés par le colonisateur sur la population ou des tribus entières et notamment celles de Ouled R'iah furent décimées. Lieu

hautement symbolique de l'injustice subit par nos aînés. L'histoire retiendra qu' en ce lieu jadis précisément en mai 1845 le sanguinaire lieutenant colonel Pélissier sous le commandement de Bugeaud gouverneur-général et bien avant lui le général Cavaignac en juin 1844 utilisa cette technique tristement célèbre qui consistait à enfumer les grottes et asphyxier les tribus qui y avaient trouvé refuge à l'intérieur, fuyant les massacres de l'armée coloniale. Un camp de fortune mal éclairé aménageait en guise d'hôpital de campagne. J'étais abasourdi, consterné par ce climat de terreur. Une scène apocalyptique digne de films d'horreur. Une dizaine de blessés agonisants gisaient à même le sol. Certains défiguraient par les éclats de bombes. D'autres démembrés des pieds ou des bras. Le chef infirmier attiré qui a remplacé le médecin parti pour une intervention chirurgicale urgente dans un autre campement est débordé par le nombre de blessés entassés presque les

uns sur les autres. Deux jeunes femmes qui assistées le toubib ne savait plus ou donner de la tête. Manquante de médicaments et de moyens médicaux les plus rudimentaires, l'équipe médicale était débordée. Les infirmières se débrouillaient tant bien que mal pour soulager les blessés. Le commandant si Ahmed me souhaita la bienvenue et m'invita à partager son repas qui se résumait à une galette de pain d'orge et deux ou trois œufs durs. Un peu plus loin un groupe d'hommes se réchauffait autour du feu car il faisait très froid à l'intérieur. D'autres roupillaient dans un coin un peu retiré du reste des hommes. Un troisième groupe attira mon attention, plus particulièrement parmi eux un homme de race blanche au teint européen habillait d'un treillis militaire comme celui que portent les paras. Son histoire est bouleversante elle nous a tous émus, pleine d'enseignements et d'humanisme, mais vient surtout nous rappeler toute la cruauté innommable du colonisateur. De son vrai nom Noël

mais au maquis on l'appel noureddine. Rappelé sous les drapeaux en 1956 il est affecté au 5e régiment des paras stationnés à Cassaigne, une circonscription de Mostaganem. Il nous raconte comment et surtout pourquoi il a déserté de l'armée française. Tout le monde connaissait son histoire mais moi j'ai insisté pour qu'il me la raconte personnellement. Alors encore sous le choc. L'air grave et très sérieux il commença a nous raconter son histoire il commença par cette phrase lourd de sens que beaucoup d'entre nous n'assimilent pas encore et qui est resté gravée dans mon esprit. « Dans le vecu d'un homme on peut tout fuir sauf deux choses : son destin et sa conscience. lors d'un ratissage dans le mont du Dahra en compagnie d'une vingtaine de militaires. Le groupe se dispersa en trois pour encercler le hameau, le soldat éclaireur qui nous précédait nous alerta que quelque chose bougeait derrière les buissons. Le capitaine qui nous commandait dit au tireur d'élite si tu le

descends tu ma part de ration et deux jours de permission». Le tireur s'exécuta et la cible mouvante s'arrêta net. En fait la cible en question était un gamin de 10 ans qui courait après un chevreau. Le hameau n'était habité que par des hommes âgés et des femmes. Depuis cette scène horrible, une seule idée habitait mon esprit comme une obsession. Faire la belle avec armes et bagages et passer dans l'autre camp, estimant que je me battais du mauvais côté. Un jour le capitaine me confie deux prisonniers à surveiller que lui-même avait attaché avec du fil de fer qui rentrait quasiment dans leur chair. Les mouches grouillaient sur le sang coagulé. Ils étaient pieds nus et marchaient en boitant. L'un d'eux était blessé au pied droit il a reçu une balle. Apitoyé sur leur sort j'ai coupé le fil de fer pour le remplacer avec le tissu du turban qu'avait autour de la tête l'un des prisonniers. En colère le capitaine me réprimanda sévèrement et il les rattacha une seconde fois avec du fil de

fer barbelé en serrant encore plus fort a l'aide d'une pince. Le lendemain le capitaine accompagné de deux soldats emmenèrent le plus jeune des deux prisonniers à bord de la jeep Willis. Au bout de 10 minutes la jeep est de retour mais sans le prisonnier, j'ai vite compris que ce dernier a été exécuté. L'horreur a atteint son paroxysme ». Il pousse un long soupir, il boit une gorgée d'eau et continue son récit d'une voix fébrile. « Tout compte fait nous n'étions pas si différents des nazis, voire pire. Hier nous nous battions pour un idéal juste, celui de libérer la France du nazisme. Je ne reconnais plus la France d'aujourd'hui elle est devenue cruelle et méconnaissable, inhumaine. Celle de Jean Paul Sartre et Jean Jaurès était bien différente à bien des égards. Pour éviter que le deuxième prisonnier ne connaisse le même sort que celui qui a été balancé de l'hélico, j'ai pris la décision de le faire évader. Le soir du saint sylvestre, profitant d'un relâchement de vigilance je mettais mon plan à exécution. Ce soir-

là j'étais désigné par le capitaine comme officier de permanence avec un groupe de soldats .Nous décidâmes de fêter le nouvel an ensemble dans la joie et la bonne humeur. Au foyer on dansait, on trinquait sans modération. Mais moi je devais être sobre et conscient pour mettre à exécution mon plan d'évasion. Le moment opportun je me soustrais discrètement pour aller chercher les clefs de la geôle dans le bureau du capitaine. Les clefs étaient soigneusement rangées dans une armoire. En me voyant arriver le prisonnier était tout effrayé croyant que son heure était venue et qu'il va connaître le même sort que le jeune qui a été exécuté. Je lui explique par la gestuelle, car il ne comprenait que dal notre langue et moi je ne parlais pas un mot en arabe, pour lui signifier que je suis venu en ami pour le faire évader. Blessé à la jambe, il avait beaucoup de peine à marcher. L'obscurité nous empêchait d'aller plus vite, nous devions alors attendre le petit matin pour continuer notre marche. Connaissant

très bien la forêt, c'est à lui maintenant de mener la barque à bon port. Cette méfiance de l'un vis-à-vis de l'autre s'estompait peu à peu pour faire place à une confiance plus ou moins affichée.

ZINEDDINE